



Contraint de trouver un « travail alimentaire », l'auteur signe un contrat d'employé de maison auprès d'une société de services à domicile. Pendant quatorze mois, il devient « homme de ménage ». Le soir, il tient un journal. L'écriture est ici une tactique de survie.

Questions théoriques
collection [Karōshi]

8 €



Que se passe-t-il, dans le monde du travail, qui nous rend de plus en plus incapables de conférer un sens à ce que nous y faisons, détache les actions que nous y menons de ce que nous appelons communément « la vie » ? Nulle « satisfaction du travail bien fait », une fois que nous nous y sommes consacrées, nous voilà seulement envahies par le sentiment d'avoir payé un tribut aux puissances qui céderaient en retour quelques parcelles d'existence digne d'être vécue, de plus en plus petites.

Comment le travail s'implante-t-il dans nos vies pour les déshumaniser ? par quels processus singuliers, quels conditionnements mentaux chaque fois différents ? À quels gestes nous force-t-il qui nous sénilisent ? Ces attitudes, ces vocabulaires qu'il nous conduit à adopter, dans quelle mesure nous en débarrassons-nous vraiment quand nous pensons avoir repris la main sur nos esprits, agir en conscience ?

La série « Karōshi » (en japonais, « épuisement total par le travail ») examine ces questions : leur pertinence, leur valeur, ce qui, dans l'expérience concrète du travail, nous conduit à nous les poser. Elle cherche aussi à y apporter des réponses formellement différentes, témoignages d'activités que l'opinion ne place pas, *a priori*, au même niveau sur l'échelle des valeurs sociales.

« Karōshi » s'ouvre avec *Les Mains rouges* de Jean-Christophe Vermot-Gauchy, qu'on pourrait lire comme un équivalent contemporain du *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau. Sauf qu'il ne s'agit plus d'une fiction domestique mais d'un vrai journal et que c'est un homme de ménage bien réel qui écrit, comédien, metteur en scène que les conditions sociales ont contraint à abandonner provisoirement son activité.

/...

.../...

Depuis quelque temps, on parle beaucoup d'« enquêtes littéraires », de « littérature de terrain ». On imagine alors volontiers l'écrivain en explorateur suprasensible, capable, par son style, sa poésie, de nous révéler de l'inaperçu social.

On compare ses moyens, la nature des vérités qu'il nous transmet, à ceux que nous devons aux sciences humaines.

Les Mains rouges, si elles constituent effectivement un témoignage inédit sur le travail à domicile et, certainement, un aperçu sociologique saisissant sur « ce que les riches pensent des pauvres », rompt cependant avec ces logiques et ces préjugés. Dans ce texte, nous ne sommes plus devant l'expression d'un artiste ou d'un savant qui aurait décidé, mû par je ne sais quelle *libido sciendi*, de s'immerger dans un espace choisi d'avance pour l'observer et le décrire. Nous lisons quelque chose comme un écrit de survie, une forme d'expression que le travail lui-même aurait induite, non pas pour « en sortir », y échapper fût-ce provisoirement, par la magie lénifiante de l'écriture, mais au contraire pour tenir, pour continuer, s'y maintenir de gré ou de force. En sorte qu'il soit possible de dire que *Les Mains rouges* fait bien plus que décrire certaines conditions par lesquelles se réalise l'asservissement, pointer ces vocables ou ces tournures verbales qui, une fois échangés, intoxiquent et font céder l'esprit. Un auteur qui décrit, pointe, cadre, dans un documentaire, par exemple, bénéficie encore de cette liberté de considérer et de sélectionner les éléments qu'il présente. Ici, nous sommes face à quelque chose comme un « rapport immédiat » de souffrance sociale, dont chaque geste constitutif est déterminé par ce sentiment ; nous lisons une écriture obligée par la situation de travail, dictée par les dominations qui s'y exercent et qu'on peut considérer comme leur émanation directe et brute.

Christophe Hanna